Document generated on 06/05/2025 11:33 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Voiles

Isabelle Desbiens

Number 65, Spring 2001

Toiles

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4098ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Desbiens, I. (2001). Voiles. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (65), 71–73.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Voiles

Isabelle Desbiens

Les mystères de mon enfance sont tous reliés à ma petite chambre bleue et à l'attrait qu'exerçaient sur moi l'alcôve de ma défunte grand-mère et ses mille voiles tendus aux fenêtres en guise de rideaux. Une atmosphère irréelle enveloppe encore en moi le souvenir de ces nuits mémorables.

D'abord, l'insomnie s'insinuait pernicieusement le long de mon dos, le remontant, s'y agrippant jusqu'à atteindre son ultime but : mon front et ses multiples rêves. Elle s'interposait alors, sournoise, m'interdisant tout contact avec quoi que ce fût qui aurait pu ressembler à un songe.

Cela commençait par un léger bruit, si léger que je ne pouvais faire autrement que d'y prêter attention : comme un frottement ou, plutôt, un froissement soyeux. Il provenait toujours de la chambre de ma grand-mère que, depuis sa mort deux ans auparavant, on avait laissée inoccupée. On avait soigneusement recouvert ses effets, laissés intacts, de grandes draperies blanches, ce qui ajoutait à la fascination que déployait sur moi cette grande pièce. Je ne pouvais pas y entrer, par décret de ma mère, de sorte que cet endroit était devenu une sorte d'obsession à laquelle je ne pouvais me soustraire.

Ainsi, lorsque la maison dormait de son sommeil de bois, je me glissais aussi silencieusement qu'une religieuse cloîtrée jusqu'à la chambre voisine. Je devais longer la grande bibliothèque sombre du couloir qui me laissait, chaque fois, un goût de poussière dans la bouche.

Fermée en permanence le jour, elle m'attendait entrouverte le soir. La porte était alors animée d'un léger mouvement qu'on aurait cru provoqué par la respiration sifflante de quelque entité agonisante. Une fois la porte poussée, c'est toute la nuit qui retenait son souffle. La seule vie tolérée était celle des voiles mus par une force invisible : de longs ondoiements langoureux. Même par grands vents, ils ne s'abaissaient jamais à des battements

précipités, leur torse gonflé par l'orgueil s'élaborait en courbes compliquées, incessantes.

D'une blancheur lumineuse, ils semblaient dissimuler quelque chose. Ils étaient les gardiens de la horde de secrets qu'entouraient les derniers soupirs de ma grand-mère. Ils étaient les seuls témoins et leur surface immaculée semblait, par leur austérité, infliger la commémoration, telle une stèle, de quelques souvenirs.

Mon intrusion semblait les mettre sur leurs gardes. Tantôt je sentais leurs légers frissons sur mes mains, mon visage, tantôt ils se dérobaient, se serrant chastement. Je m'en tenais le plus loin que me le permettaient les vestiges de la morte et leur longueur déployée. Je préférais leur hypocrisie à peine voilée à la terreur que m'infligeait le lit qui semblait encore défait et froid sous la couverture jetée précipitamment.

Celui duquel je me méfiais le plus était celui situé sur le mur qui faisait face à la porte, un peu vers la gauche. C'était le confident de ma grand-mère, son amant. De toutes les fenêtres qui cerclaient sa chambre, c'est toujours vers celle où ce voile était tendu qu'elle se dirigeait. La plus grande et la plus basse, elle donnait sur le côté de la maison. On ne pouvait y apercevoir que des arbres, à perte de vue, et au loin, de formes vagues et hérissées, les montagnes. Elle y passait ses journées.

On entendait glousser, rire et surtout, continuellement, sa voix basse, profonde s'infiltrer dans tous les replis de la maison. Parfois grave, parfois troublé, son murmure se faisait intarissable. Son soupirant de mousseline l'accompagnait des plus douces attentions : l'enserrant à la taille, l'effleurant et un jour, le dernier où j'ai vu ma grand-mère vivante, se déposant souverainement sur son front pour une étrange cérémonie nuptiale avant de l'étreindre en la recouvrant complètement dans un linceul blanc.

Il me bravait maintenant de toute sa haute, mouvante taille. Il semblait me toiser dignement avant de m'enjôler de ses frôlements et de ses caresses outragées. C'était à la fois une danse élégiaque et une hégémonie de charme qui avaient à dessein de m'envoûter… de m'effrayer. D'ordinaire, je me repliais avant : je

me laissais emporter soit par l'angoisse que me causait le grand lit blanc, soit par l'obstination des longs rideaux latéraux qui tentaient de m'atteindre, de me prendre à mon tour.

Depuis la mort de Flore, ma grand-mère, jamais son compagnon ne se soulevait pour laisser entrevoir le paysage tant chéri. Jadis voile de l'hymen, il s'entêtait pudiquement à cacher le décor de ses journées de complicité avec la morte. Je n'arrivais pas à savoir ce qu'il dissimulait sous ses épaisses jupes.

Un instant d'inattention et ses élans le trahirent. Je ne pus qu'apercevoir la lune décroissante qui fuyait le sanglant affrontement des premiers rayons du jour.

La lutte se fit ensuite de façon plus subtile. L'atmosphère se chargea du bruit grinçant du silence. L'air était devenu trouble, épais, vicié... Ce n'est que péniblement que je me rapprochais du tutélaire de ces lieux occultes. J'avais des comptes à rendre. J'avais pénétré dans un lieu où tout agrément était proscrit, où le crêpe blanc célébrait le culte de la vieillesse et de la mort.

L'absurde de ma quête se révéla soudain à moi. J'étais écrasé par le sommeil. Il obnubilait toutes mes pensées. Enfin, je revins sur mes pas ; sans même jeter un regard sur ce lieu que je venais de violer ; sans même voir que tout autour s'était immobilisé ; sans même voir que tous les voiles s'étaient tus, laissant se répandre une tache sombre au bas de l'un d'eux.